

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 4 (1866)  
**Heft:** 41

**Artikel:** Une leçon de politesse  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-178930>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## II. POUR LE VISAGE.

Cinq onces de vinaigre de Bully pour enlever les taches, feux et boutons du visage.

Trente-cinq grammes de poudre de riz pour blanchir la peau.

Une once de noir pour peindre les sourcils.

Une once de rouge pour mettre des roses sur les fossettes de madame.

Deux onces de blanc pour mettre des lis sur les joues.

Une once de poudre dentrifice pour donner l'éclat de l'ivoire aux dents de madame !

Quatre dents de 25 fr. pour remplir certains intervalles.

Deux pendants d'oreilles de 25 grammes d'or chacun.

## III. POUR LE COU.

Un collier de perles monté or, trente-deux grammes.

## IV. POUR LES ÉPAULES.

Un quart de livre poudre de riz.

## V. POUR LA TOILETTE.

1. Une chemise batiste à dentelles.

2. Un gilet de flanelle.

3. Un corset destiné à contenir... ou à retenir, etc.

4. Un pantalon à dentelles.

5. Des bas de soie blanche.

6. Des bottes à talons rouges.

7. Une première sous-jupe.

8. Une seconde dite.

9. Une crinoline bordée de fer pour donner de l'ampleur à madame.

10. Une jupe richement garnie.

11. Une robe de soie avec trois volants.

12. Deux bracelets de 29 grammes d'or chacun.

13. Une rivière de diamants du poids d'un kilogramme.

14. Une montre en or avec chaîne.

15. Un mouchoir batiste brodé.

16. Un porte-monnaie avec fermoirs en brillants.

17. Un lorgnon élégant.

18. *Nota-Béné*, des jarretières avec boucles d'argent.

Et maintenant évaluez, infortunés maris !

(*Echo du Havre*).

## Une leçon de politesse.

M. René est un coquin galonné sur toutes les coutures, c'est un valet de chambre moderne qui, à l'instar de Figaro, eut pu être préfet, conseiller d'Etat, poète ou marchand de chaussons, si le ciel l'eût voulu. Voilà donc René (qui le croirait !) assignant son maître, M. le marquis de L..., qu'on voit à la barre, lorgnant les plaideurs. Et pourquoi ? qu'a donc fait le marquis ? il a tout simplement renvoyé son valet et celui-ci lui en conteste le droit. Voyez plutôt.

*Le juge*. M. le marquis, pourquoi avez-vous renvoyé René sans lui laisser les huit jours de rigueur pour trouver une place ?

*Le marquis*. Parce que le drôle a manqué à une règle immuable établie dans ma maison.

*Le juge*. Laquelle ?

*Le marquis*. Celle de ne jamais demander de l'argent à mes amis pour les démarches faites en leur faveur. Vous comprenez que je ne veux pas que mes gens soient des mendians.

*René*. Moi, mendiant ? Fi donc ! M. le marquis, je n'ai jamais tendu la main qu'aux dames... pour les faire monter et descendre de votre appartement. Je ne suis pas né pour la mendicité, j'ai même publié un mémoire sur la nécessité de son extinction.

*Le marquis*. Il n'en est pas moins vrai, maraud, que tu as demandé au comte de Prévil, chez lequel je t'envoyais en commission, une récompense de 20 fr. pour l'embarras qu'il te donnait.

*René*, d'un ton bénin. Ah ! M. le marquis, on m'aura calomnié auprès de vous ; je n'ai rien demandé ; c'est-à-dire que le comte a voulu se venger de moi..., j'ai eu le malheur de vouloir lui apprendre la politesse.

*Le marquis*. Tu apprends la politesse à un secrétaire d'ambassade.

*René*. Pourquoi pas ? Voici comment les choses se sont passées ; je les aurais racontées plus tôt si vous aviez voulu m'écouter : Vous aviez l'habitude de m'envoyer porter du gibier toutes les semaines à M. le secrétaire. Or, selon les règles de la politesse, toute peine mérite son salaire ; cependant ce gentilhomme, en recevant vos présents, se contentait de dire : C'est bien, va-t-en !!! Je ne pus m'empêcher de trouver ce procédé un peu brusque pour un diplomate ; je résolus de lui apprendre la politesse.

*Le marquis*, intrigué. Voyons, comment ?

*René*. Je prends un jour deux lièvres et des cailles qui lui étaient destinées, et, entrant dans le salon, je les jette sur sa table en criant : « voilà pour vous, » puis, je sors. Le comte m'arrête et me dit : Maraud ! je vais t'apprendre la civilité, vas t'asseoir dans mon fauteuil et laisse-moi remplir ton rôle..., je t'enseignerai le moyen d'être moins rustre. J'obéis, je prends un journal, je m'installe dans son fauteuil et je croise les jambes avec majesté, comme si je n'avais fait que cela toute ma vie ; je vous disais bien que je n'étais pas né pour être mendiant.

*Le marquis*, impatient. — Eh bien ! après ?

*René*. Me voyant à mon emploi, le comte prend le gibier, fait une fausse sortie et rentre en me disant d'une voix mielleuse : « M. de Prévil, voici du gibier que mon maître vous prie de vouloir bien accepter. » Là-dessus, j'accepte l'offrande et sans me déranger, je réponds : « Mon garçon, tu es trop complaisant pour que je ne te récompense pas de ton zèle : tiens, voilà vingt francs pour boire à ma santé. »

Le comte comprit la leçon et me donna, non pas ce que je lui demandais, mais ce que je lui offrais. Vous voyez qu'il n'y a pas de mendicité dans mon fait : c'est un cours de politesse, bien payé, par exemple.

Le marquis, à ce récit de son valet, rit et n'a plus de colère ; il déclare le garder à son service, à condition qu'il renoncera à ses talents de professeur.